

2006

### Document A: « De la bouche de M. Libermann lui-même » récit de sa conversion au catholicisme recueilli par M. Gamon, en 1850

Follow this and additional works at: <https://dsc.duq.edu/memoire-spiritaine>



Part of the [Catholic Studies Commons](#)

#### Recommended Citation

(2006). Document A: « De la bouche de M. Libermann lui-même » récit de sa conversion au catholicisme recueilli par M. Gamon, en 1850. *Mémoire Spiritaine*, 24 (24). Retrieved from <https://dsc.duq.edu/memoire-spiritaine/vol24/iss24/5>

This Article is brought to you for free and open access by the Spiritan Collection at Duquesne Scholarship Collection. It has been accepted for inclusion in *Mémoire Spiritaine* by an authorized editor of Duquesne Scholarship Collection.

## DOCUMENT A

### « De la bouche de M. Libermann lui-même » récit de sa conversion au catholicisme recueilli par M. Gamon, en 1850 <sup>1</sup>

C'est de la bouche de M. Libermann lui-même que je tiens les détails suivants. Depuis 1837 que j'ai eu le bonheur de le connaître et de le fréquenter, je trouvais le plus grand plaisir à **entendre parler de sa conversion**. Mais ce que l'on m'en disait ne faisait qu'exciter mon désir. Quoique séparé de lui, depuis longtemps, je suivais avec le plus grand intérêt **les progrès que faisait son œuvre** ; souvent même j'ai eu l'occasion de lui écrire et il avait la bonté de me répondre et de me témoigner une amitié qui me couvrait de confusion, en même temps qu'elle me comblait de joie.

En 1850, me trouvant à la Solitude, j'eus le bonheur de le voir, et, enhardi par l'aménité et la condescendance que j'apercevais dans toutes ses paroles, j'osai lui demander ce que je désirais entendre depuis si longtemps, le **récit de sa conversion**. « **Très volontiers**, me dit-il aussitôt, **d'autant plus que l'on a dit sur ce point des choses inexactes**. Mais aujourd'hui, je suis pressé. Venez dîner un jour au **Séminaire du Saint-Esprit** et je vous promets de vous satisfaire. »

---

1. Récit immédiatement mis par écrit à Issy à titre personnel, et envoyé au Père Le Vavasseur en 1852. Arch. CSSp 12-B-III (dans le texte, la barre « / » indique le changement de page dans le manuscrit original) ; *ND*, I, p. 60-68. Les passages mis en gras le sont par Paul Coulon et renvoient à des éléments précis de l'analyse qu'il en fait par la suite.

Je ne me fis pas attendre : dès que j'eus terminé ma retraite, je courus à cette entrevue, tant désirée. Il était absent lorsque j'arrivai ; Mgr Leherpeur, évêque nommé de la Basse-Terre, l'avait prié de l'accompagner **chez le ministre** ; mais ses confrères, et M. François en particulier que j'avais vu à 20 Issy, avec son supérieur, me reçurent très cordialement.

M. Libermann entra au moment où nous nous levions de table. Je fus heureux d'assister à son dîner. Je me rappellerai toujours la bonté et la simplicité avec laquelle il parlait au Frère qui le servait. **Oh ! que les saints sont faciles à contenter !** / Son frugal repas fut bientôt terminé, et tout 25 aussitôt, il me conduisit dans une allée solitaire qui est au fond du jardin, et là, se laissant aller à cette douce aisance qui accompagnait toutes ses paroles, il me fit en **substance et souvent en propres termes le récit suivant.**

**« J'étais âgé d'environ vingt ans quand il plut à Dieu de commencer l'œuvre de ma conversion.**

30 Mon père, qui était un rabbin distingué, m'avait fait étudier jusqu'alors auprès de lui, la science talmudique. Il était content de mes progrès et se complaisait dans la pensée qu'il me laisserait un jour l'héritier de sa fonction, de sa science et de la considération dont il jouissait auprès de ses coreligionnaires. Vers le temps dont je parle, **il se décida à m'envoyer à Metz**, afin que 35 j'y achevasse mes études. En agissant ainsi, il se proposait bien moins de me faire acquérir une science que je pouvais tout aussi sûrement trouver auprès de lui, que de me donner une occasion de faire connaître mon savoir, mes talents, et de me rendre recommandable parmi les rabbins, qui viennent en grand nombre se former dans cette ville. Il me donna des lettres pour deux professeurs 40 de l'École israélite, dont l'un avait été son élève et l'autre était son ami.

**Là commence à se rendre sensible pour moi, l'action miséricordieuse de la Providence. Dieu, qui voulait me tirer de l'erreur** dans laquelle j'étais plongé, y disposa mon cœur en me faisant éprouver des ennuis et des rebuts auxquels j'étais loin de m'attendre.

45 Celui des deux rabbins qui avait été l'élève de mon père et que, dans ma famille, on avait toujours traité comme un enfant de la maison, me reçut avec une hauteur et une morgue qui me blessèrent profondément et me firent, dès les premiers jours, renoncer à le voir.

L'autre, vieillard respectable, me porta d'abord de l'intérêt, mais cela ne 50 dura pas. Je voulais m'instruire, et pour cela, je me mis à **étudier le français et même le latin.** Il n'en fallait pas tant pour me faire perdre les bonnes grâces

de mon protecteur. Les anciens rabbins avaient, par esprit de fanatisme, une telle horreur pour toute langue différente de l'hébraïque et en craignaient tellement l'influence que mon père, en particulier, ne savait écrire ni en allemand ni en français. Mon nouveau maître était de la même école : aussi  
55 grande fut sa colère quand il s'aperçut que je ne marchais pas dans la même voie. Cependant, il ne m'en / fit pas d'abord des reproches ouverts, mais il se montra à mon égard plein de dureté et de préventions ; il me rudoyait sans cesse, et n'avait jamais à m'adresser que des paroles assaisonnées de mauvaise  
60 humeur. Il est vrai que je négligeais beaucoup l'étude du Talmud, et que je n'en étudiais quelque chose que pour m'épargner de plus amers reproches et échapper à l'humiliation qu'une ignorance complète m'aurait attirée.

Dans une semblable position, je ne pouvais que m'ennuyer beaucoup. Je tombais bientôt **dans une tristesse profonde**. C'est l'état qui dispose le plus  
65 un cœur dévoyé à **se tourner vers le Seigneur et à s'ouvrir aux influences de la grâce**. Jusque-là, j'avais vécu **dans le judaïsme de bonne foi** et sans soupçonner l'erreur ; mais dans ce temps, je tombais **dans une sorte d'indifférence religieuse** qui, en quelques mois, fit place à **une absence complète de foi**. Je lisais cependant la Bible, mais avec défiance ; ses  
70 **miracles me rebutaient** et je ne les croyais plus.

Cependant, mon **frère aîné** venait de passer au **christianisme**. J'attribuai d'abord sa démarche à des motifs naturels. Je pensai qu'il était où j'en étais moi-même, relativement au judaïsme : mais je le blâmais d'avoir, par son abjuration, **donné du chagrin à mes parents**. Néanmoins je ne me brouillai  
75 pas avec lui. Nous liâmes même, en ce temps, une **correspondance**. Je la commençai par une lettre dans laquelle je lui faisais quelques reproches sur sa démarche et je lui exposais **mes pensées sur les miracles** de la Bible. Je lui disais entre autres choses que la conduite de Dieu serait inexplicable si ces miracles étaient vrais ; qu'on ne comprendrait pas que Dieu en eût tant opéré  
80 pour nos pères idolâtres et prévaricateurs, tandis qu'il n'en faisait plus pour leurs enfants qui le servaient depuis si longtemps avec une si parfaite fidélité. Je concluais à rejeter ces anciens miracles comme une invention de l'imagination et de la crédulité de nos pères.

Mon frère me répondit qu'il croyait fermement les **miracles** de la **Bible** ;  
85 **que** Dieu n'en faisait plus aujourd'hui, parce qu'ils n'étaient plus aussi nécessaires, **que le Messie étant venu**, Dieu n'avait plus besoin de disposer son peuple à le recevoir, que tous les prodiges de l'ancien testament n'avaient eu d'autre fin que de préparer ce grand événement. /

Cette lettre me fit quelque impression. Je me disais que mon frère avait bien, dans son temps, fait les mêmes études que moi. Cependant, je persistais à attribuer sa conversion à des motifs humains, et l'effet produit par sa lettre fut bientôt détruit. D'ailleurs, le doute qui s'était emparé de mon esprit était trop profond pour céder à un **ébranlement aussi faible. La bonté de Dieu m'en préparait d'autres.**

Un de mes condisciples me montra en ce temps un livre hébraïque non ponctué, qu'il ne pouvait pas lire, parce qu'il débutait dans l'étude de l'hébreu. Je le parcourus avidement. C'était **l'Évangile traduit en hébreu.** Je fus très frappé de cette lecture. Cependant, là encore, **les miracles** si nombreux qu'opérait Jésus-Christ me rebutèrent.

Je me mis à lire l'*Émile* de **Rousseau.** Qui croirait que cet ouvrage, si propre à ébranler la foi d'un croyant, fut un des moyens **dont Dieu se servit** pour m'amener à la vraie religion. C'est dans la confession du vicaire savoyard que se trouve le passage qui me frappa. Là, Rousseau expose les raisons pour et contre la divinité de Jésus-Christ et il conclut par ces mots : « Je n'ai pas été à même jusqu'ici de savoir ce que répondrait à cela un rabbin d'Amsterdam. » A cette interpellation, je ne pus m'empêcher d'avouer intérieurement que je ne voyais pas ce qu'il y aurait à répondre. Telles étaient mes dispositions à cette époque et toutefois **l'œuvre de ma conversion ne faisait pas de grands progrès.**

J'appris alors que **deux autres de mes frères** qui habitaient Paris, venaient pareillement d'embrasser le **christianisme. Cela m'émut jusqu'au fond de l'âme.** Je prévoyais bien que le plus jeune finirait bien par en faire autant. **Grâce à Dieu,** cela est en effet arrivé. J'aimais beaucoup **mes frères,** et je souffrais en prévoyant **l'isolement** dans lequel j'allais **me trouver auprès de mon père.**

J'avais un ami qui partageait mes dispositions à l'égard de la religion. Je le voyais souvent : nos études et nos promenades étaient presque communes. Il me conseilla **d'aller à Paris,** d'y voir **M. Drach,** qui, dès lors, était converti, et d'examiner sérieusement ce que j'avais à faire avant de prendre les engagements qui sont liés à la profession de rabbin (un rabbin s'engage à ne jamais abandonner sa religion). Cette proposition était de mon goût ; j'y donnai une pleine adhésion ; mais il fallait **la faire agréer à mon père,** et cela n'était pas facile. Lui écrire / mes projets eût été le moyen le plus sûr de les rendre inutiles. Je me décidai donc à aller le trouver.

125 J'arrivai à **Saverne** bien fatigué du voyage que j'avais fait à pied ; mon père me laissa reposer un peu avant de me parler de ses craintes ; mais le jour n'était pas encore terminé qu'il m'appelle auprès de lui. Il veut, sans plus tarder, éclaircir ses doutes.

130 Un moyen facile était à sa disposition. Il n'avait qu'à **me questionner** sur mes études et **sur le Talmud** en particulier. Mes réponses devaient lui donner la mesure de mon application. Il savait bien que l'on ne peut en imposer à ses examinateurs sur un sujet qui demande tant de travail de mémoire, tant d'aisance, tant d'habitude.

135 Le Talmud, en effet, qui peut être saisi par un esprit d'une portée ordinaire, demande cependant quelque chose de très délié et de très exercé dans l'intelligence pour être bien rendu, bien présenté. Souvent même la plaisanterie s'y mêle et des subtilités s'y montrent presque partout. Il n'y aura jamais que celui qui a étudié longtemps et récemment ces choses, qui puisse les rendre avec cette facilité qui caractérise les habiles. Mon père était de ce  
140 nombre, et en dix minutes tous ses soupçons à mon sujet auraient été changés en de tristes réalités, **si la bonté divine, qui voulait me convertir, n'était venue comme miraculeusement à mon secours.**

145 La première demande qu'il me fit, était précisément une de ces questions sur lesquelles il est impossible de ne pas se laisser voir tel qu'on est. Or, depuis deux ans, j'avais négligé presque complètement l'étude du Talmud, et ce que j'en avais appris, je l'avais lu comme un élève dégoûté qui veut sauver les apparences.

Cependant, à peine ai-je entendu la question, **qu'une lumière abondante m'éclaire** et me montre tout ce que je dois dire.

150 J'étais moi-même dans le plus grand étonnement, je ne pouvais m'expliquer une facilité si grande à rendre compte de choses qu'à peine j'avais lues. Je n'en revenais pas en voyant la vivacité et la promptitude avec lesquelles mon esprit saisissait tout ce qu'il y avait de plus confus et d'énigmatique dans ce passage qui allait décider de mon voyage.

155 Mais mon père était encore plus émerveillé que moi-même : son cœur était enivré de joie, de bonheur et de satisfaction. Il me retrouvait digne de lui, et il voyait disparaître les appréhensions qu'on lui avait inspirées à mon sujet.

Il m'embrassa tendrement, m'inonda le visage de ses larmes : « Je soupçonnais bien qu'ils te calomniaient encore quand ils disaient que tu te

160 livrais à l'étude du latin et négligeais les connaissances de ta profession. » Et il me montra toutes les lettres qu'on lui avait écrites en ce sens. À souper, **ce bon père** voulut me régaler, et il alla chercher une bouteille de son vin le plus vieux afin de se réjouir avec moi de mes succès.

165 La permission de faire le voyage de Paris ne se fit pas attendre, et malgré les avis qu'on lui donnait que j'y allais pour rejoindre mes frères et faire comme eux, il ne put le croire.

170 Il me donna donc une lettre pour le **rabbin Deutz** ; mais, comme j'étais d'autre part recommandé à **M. Drach**, c'est à celui-ci que je m'adressai ; cependant je portai un peu plus tard ma lettre à **M. Deutz**, je lui empruntai même un livre pour la forme, mais quelque temps après, je lui rendis et **je n'allai plus le voir**.

Je passai quelques jours **auprès de mon frère** et j'étais bien touché de **voir le bonheur** dont il jouissait. Néanmoins, j'étais encore **bien loin de me sentir changé et converti**.

175 **M. Drach** me trouva une place au **collège Stanislas**, et **il m'y conduisit**.

Là on me renferma dans une cellule, on me donna l'*Histoire de la doctrine chrétienne* par Lhomond, ainsi que l'*Histoire de la religion* par le même auteur, et **on me laissa seul**.

180 Ce moment fut extrêmement pénible pour moi. La vue de cette **solitude profonde**, de cette chambre où une simple lucarne me donnait du jour ; la pensée d'être **si loin de ma famille**, de mes connaissances, de mon pays, tout cela me plongea **dans une tristesse profonde** : mon cœur se sentit oppressé par la plus pénible mélancolie.

185 C'est alors que, me souvenant du **Dieu de mes pères**, je me jetai à genoux et je le conjurai de **m'éclairer sur la véritable religion**. je le priai, si **la croyance des chrétiens** était vraie, de me le faire connaître, et si elle était fausse, de m'en éloigner tout aussitôt.

**Le Seigneur**, qui est près de ceux qui l'invoquent du fond de leur cœur, exauça ma prière.

190 **Tout aussitôt, je fus éclairé, je vis la vérité ; la foi pénétra mon esprit et mon / cœur**.

M'étant mis à lire Lhomond, j'adhérai facilement à tout ce qui est **raconté de la vie et de la mort de Jésus-Christ**. Le **mystère de l'Eucharistie**

195 lui-même, quoique assez imprudemment offert à mes méditations, ne me rebuta nullement. Je croyais tout sans peine. Dès ce moment, je ne désirai rien tant que de me voir plongé dans la piscine sacrée.

Ce bonheur ne se fit pas attendre : on me prépara incontinent à ce **sacrement admirable**, et je le reçus la veille du jour de Noël. Ce jour aussi je fus admis à m'asseoir à la **Table Sainte**.

200 Je ne puis assez admirer le **changement** admirable qui s'opéra en moi au moment où l'eau du **baptême** coula sur mon front. Toutes mes incertitudes, mes craintes, tombèrent subitement. **L'habit ecclésiastique** pour lequel je me sentais quelque chose de cette répugnance extraordinaire qui est propre à la **nation juive**, ne se présenta plus à moi sous le même aspect ; je l'aimais  
205 plutôt que je ne le craignais. Mais surtout, je me sentais **un courage et une force invincible** pour pratiquer la **loi chrétienne** ; j'éprouvais une douce affection pour tout ce qui tenait à ma **nouvelle croyance**.

Je passai un an dans ce collège, pratiquant ma religion **de bon cœur et avec joie**. Je n'y étais cependant **pas aussi à l'aise** que je devais être au **séminaire de Saint-Sulpice**. Au milieu de bons exemples que j'avais sous les yeux dans cette maison, je trouvais un jeune homme qui pouvait me faire beaucoup de mal. Par des motifs que je ne compris jamais, il était sans cesse à me parler de **ma conversion**, comme d'une action que j'avais faite à la **légère et sans motifs**. Il me demandait les raisons qui m'y avaient déterminé,  
215 les combattait, et, à force de chicanes, finissait par me réduire au silence. Cependant, mon cœur demeurait ferme, et quoique je ne pusse pas lui bien expliquer les motifs de ma foi, je sentais que je **croyais fermement**.

Ce fut en octobre 1827 que M. **Drach** vint me présenter à M. le **Supérieur de Saint-Sulpice**. / Déjà la retraite était faite. **M. Drach** commença par faire connaître les craintes qu'il avait sur ma santé ; il appréhendait que le lever de la Communauté fût trop matinal pour moi. Le bon M. **Garnier** répondit rondement que dans ce cas il ne fallait pas venir au Séminaire. De plus, mon **introduceur** ajouta que je **savais** parfaitement **l'hébreu**, mais que j'étais bien moins fort pour **le latin**. « Les cours de théologie se font en latin et non pas en  
225 hébreu », reprit assez vivement M. le **Supérieur**. Ces deux réponses me donnaient quelque crainte ; cependant elles ne me rebutèrent pas. J'eus bien occasion d'éprouver plus tard qu'une grande bonté de cœur se cachait sous cette rigidité apparente.

230 Mon entrée au séminaire de Saint-Sulpice fut pour mon âme **une époque de bénédiction et de joie**. On me donna pour « Ange » M. l'abbé Georges,



aujourd'hui évêque de Périgueux. La grande charité avec laquelle il remplissait sa fonction, me confondait et me faisait de plus en plus aimer une religion qui inspire des sentiments si doux et si merveilleux. Et puis, ce silence qui se garde si bien au Séminaire, ce recueillement intérieur qui se lit sur  
 235 toutes les figures et qui est comme le caractère spécial de ceux qui habitent **cette sainte maison** : tout cela me faisait le plus grand bien ; **je me sentais dans un nouvel élément ; je respirais à l'aise.**

Une seule chose me manquait **dans ces commencements**, c'est que j'ignorais complètement le moyen de **faire oraison**. Quoiqu'en eût dit d'abord  
 240 **M. Garnier**, il me permit facilement de me lever après les autres et je me voyais ainsi privé des répétitions et explications qui se font le samedi. Ne pouvant faire mieux, je prenais mon Manuel entre les mains et je faisais mon oraison en produisant successivement les actes que la **méthode** indiquait. Cet exercice, si pénible en apparence, m'était rendu agréable par l'onction de la  
 245 grâce, et il me fut très salutaire. Vers Pâques, je pus me lever avec les autres, j'entendis les explications du samedi, et dès lors je fis oraison avec plus de facilité et plus de fruits.

Ainsi s'écoulèrent les premières années de mon séminaire. / **Tout allait selon mes désirs, lorsque**, peu de temps avant de recevoir le sous-diaconat,  
 250 des attaques nerveuses se firent sentir avec violence. On différa donc mon ordination, et **M. le Supérieur m'envoya à Issy**, espérant que l'air de la campagne me serait salutaire. J'y demeurai jusqu'en 1837. »

**Le récit de M. Libermann s'arrêta à cet endroit.** Je lui fis cependant encore **quelques questions** auxquelles il répondit avec la plus grande simplicité.  
 255 Ensuite, tout content du **trésor** que je venais de conquérir, je me retirai en pensant **aux voies admirables de la Providence** qui avait ainsi **préparé** de longue main **le fondateur d'une nouvelle Congrégation.**

Dès que je fus arrivé à **Issy, je jetai sur le papier ce que j'avais entendu** ; et je suis heureux aujourd'hui de n'avoir pas laissé s'affaiblir mes  
 260 premières impressions ni s'effacer mes souvenirs.